



Diane-Monique Daviau

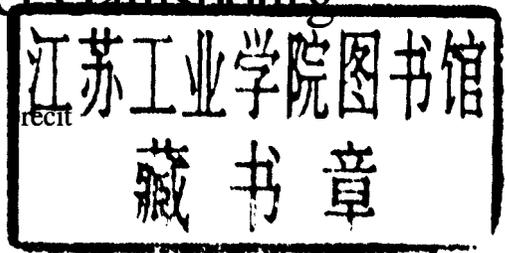
# Ma mère et Gainsbourg

*L'instant même*

**ACHEVÉ D'IMPRIMER  
EN MARS 1999  
SUR LES PRESSES DE AGMV-MARQUIS  
MONTMAGNY, CANADA**

DIANE-MONIQUE DAVIAU

Ma mère et Gainsbourg



*L'instant même*



## MA MÈRE ET GAINSBORG

De la même auteure :

*Dessins à la plume*, Hurtubise HMH, 1979.

*Histoires entre quatre murs*, Hurtubise HMH, 1981.

*L'autre, l'une* (en collaboration avec Suzanne Robert), Le Roseau, 1987.

*Dernier accrochage*, XYZ éditeur, 1990.

*La vie passe comme une étoile filante : faites un vœu*, L'instant même, 1993.



Maquette de la couverture : Isabelle Robichaud

Illustration de la couverture : Gernot Nebel, *Koan*, 1997  
Acrylique sur bois, 43 × 28 cm

Photocomposition : CompoMagny enr.

Distribution pour le Québec : Diffusion Dimedia  
539, boulevard Lebeau  
Saint-Laurent (Québec) H4N 1S2

Pour la France : D.E.Q.  
30, rue Gay-Lussac  
75005 Paris

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés  
© Les éditions de L'instant même  
865, avenue Moncton  
Québec (Québec) G1S 2Y4

Dépôt légal – 2<sup>e</sup> trimestre 1999

### **Données de catalogage avant publication (Canada)**

Daviau, Diane-Monique, 1951-

Ma mère et Gainsbourg

ISBN 2-89502-124-4

I. Titre.

PS8557.A72M3 1999

C843'.54

C99-940374-5

PS9557.A72M3 1999

PQ3919.2.D38M3 1999

L'instant même reçoit pour son programme de publication l'aide du Conseil des Arts du Canada et celle de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

*à Lou, Aude, Lucile*



*Sa présence est à l'origine de ma vie,  
mais c'est son absence qui me définit.*

**Hope EDELMAN,**  
*La mort d'une mère.*



**E**LLE N'EXISTE PLUS DU TOUT.

Et – au fond – il n'y a absolument rien d'autre à dire à ce sujet.

Ils ont d'ailleurs tranché la question une fois pour toutes : « Faut tourner la page », « C'est la vie » et « Les vivants avec les vivants, les morts avec les morts ».

Plein de bon sens. Je fais oui avec la tête. Ma foi, pas de quoi en faire un drame. Des mères, il en meurt à longueur de journée. Alors, la mienne de plus ou de moins...

Sauf que.

Sauf que dans mes rêves (qui sont par le fait même des cauchemars), elle n'est pas morte. C'est-à-dire : ce n'est pas vrai qu'elle est morte. Ou, pour être plus précise : après avoir été morte, autopsiée, embaumée, exposée pendant trois jours, trimballée à l'église dans une caisse de bois, couvercle refermé à jamais, abandonnée dans la neige, la poudrerie et le froid lunaire d'un mars impitoyable, enterrée quand la terre fut enfin fossoyable, monumentée pour toujours de granit gravé à son nom, voilà que, contre toute logique, ma mère décédée un dimanche de mars en fin d'après-midi n'est plus morte.

Dans mes rêves, elle est là, intacte, et je ne comprends plus rien à rien et je m'abîme la raison à essayer de comprendre.

Dans mes rêves, qui ne sont pas des rêves mais des cauchemars, ma mère déclarée morte par on ne sait quelle méprise, encore vivante lors de l'autopsie, lors de l'embaumement, encore vivante lorsqu'on l'a enfermée dans une caisse, ma mère

## *Ma mère et Gainsbourg*

enterrée vivante a survécu à tout cela, a réussi à s'extirper du cercueil, à se creuser un chemin dans la terre et à remonter à la surface. Elle a marché, seule, pieds nus dans la tourmente d'un hiver qui n'en finit plus, avec pour seul vêtement sa robe de mousseline si légère, sa jolie robe lilas presque bleue dans laquelle mon père, parce que ma mère l'avait achetée à l'occasion d'un de leurs anniversaires de mariage, a tenu à ce qu'elle soit enterrée. Et maintenant, elle est là, elle est de retour, elle est debout dans son salon qu'elle ne reconnaît pas puisqu'on l'a dévasté, puisqu'en sa courte absence on l'a déjà dépouillée de tous ses biens, elle se tient debout dans son salon, son regard est triste et va s'emplier de reproches, car je vais devoir le lui annoncer : nous avons donné toutes ses choses, les objets qu'elle aimait, qui lui tenaient tant à cœur, les objets accumulés au cours de toute une vie, nous les avons distribués, semés aux quatre vents, même ses vêtements, nous les avons mis dans de grands sacs-poubelles et donnés à ceux qui les voulaient. Et maintenant, elle revient et n'a plus rien, pas même une paire de chaussures, pas même une chemise de nuit, pas même un mouchoir. Comment lui expliquer cela ? Comment faire ?

Rien de tout cela, ma mère qui pleure, ma mère qui souffre, ma mère qui meurt, ma mère qui meurt la première et si tôt, rien de ce qu'on m'a raconté, rien de ce que j'ai vu de mes yeux vu ne faisait partie du Scénario, le grand scénario qu'on se fabrique, sans même s'en rendre compte, dès l'enfance. Ma mère devait mourir très vieille, très malade, après des mois d'arrachement à la vie, des mois à s'accrocher à chacun de nous, à dépendre de nous, à nous tourmenter, nous déchirer en millions de minuscules parcelles.

Et puis, le jour où ma mère allait mourir, je devais être là, c'était l'évidence même, chaque page du scénario me l'indiquait

pourtant, je me trouvais auprès d'elle, tout près, et c'était ma main à moi qui tenait la sienne, doucement, fermement, ma main qui épongeait son front moite, ma main qui essuyait ses larmes si des larmes elle versait, c'était contre mon épaule à moi qu'elle laissait retomber sa tête, qu'elle appuyait sa tempe.

Elle était là le jour où je suis née ; ne fallait-il pas que le jour où elle mourrait je sois là – *si jamais* elle mourait ?

Ma mère nous a quittés en quelques heures, encore jeune, mon père n'était pas parti le premier comme le font presque toujours les maris, elle a succombé à la seule chose pour laquelle elle n'avait jamais consulté aucun médecin, et je n'étais pas près d'elle lorsqu'on l'a transportée à l'hôpital. J'étais dans la même ville, mais j'étais loin, très loin d'elle. Elle n'a pas demandé à me voir.

Elle n'a pas demandé que je sois là. Elle n'a pas demandé à me parler. Elle n'a demandé personne, d'ailleurs. Elle est morte seule. Peut-être n'a-t-elle même pas su qu'elle s'en allait.

Ils l'ont débranchée, autopsiée, embaumée, couchée dans un cercueil.

Dans son cercueil, je l'ai regardée le mieux possible, le plus longtemps possible, aussi intensément qu'il m'était possible de le faire. Depuis, je n'ai qu'à fermer les yeux et je la vois, je revois ma mère allongée dans son cercueil encore ouvert, je la vois clairement, comme si elle reposait à l'intérieur de ma tête, je revois la minuscule parcelle de peau sèche au milieu de la lèvre inférieure, je revois le cheveu blanc, encore un peu argenté par endroits, qui s'était détaché du cuir chevelu, qui ressortait de l'épaisse tignasse, qui avait fini par tomber sur son épaule droite et que je n'ai osé prendre entre mes doigts, pour l'enlever, qu'au matin des funérailles.

## *Ma mère et Gainsbourg*

Le troisième jour, ils ont refermé sur ma mère le couvercle de la caisse de bois, et d'un coup elle a disparu.

Ils ont refermé le couvercle du cercueil, et ma mère a été morte pour de bon. Pour toujours.

Ma mère aux doigts de rose dans son cercueil. Ma tante qui dit : « Jamais ses ongles n'ont été si beaux. » Moi, je reconnais si peu ma mère. Ces ongles ne sont pas les siens. Ni ces lèvres qu'on a badigeonnées de rose tendre – qui va pourtant si bien avec ses cheveux gris. Ma mère, lorsqu'elle vivait, ne peignait que très rarement ses lèvres, mais alors, comme au temps de sa jeunesse incroyable, elle choisissait le rouge. Vif.

Ses paupières non plus, je ne les reconnais pas. Jamais encore je n'ai connu les yeux de ma mère fermés à tout jamais. Les yeux de ma mère fermés sur autre chose que le sommeil, le bon sommeil, dont elle s'éveillera tout à l'heure en sursaut, le regard fripé, perdue, parce qu'elle s'est endormie dans son fauteuil devant la télé allumée. « Je me suis endormie », disait-elle chaque fois, « je suis fatiguée », ajoutait-elle, honteuse d'avoir été ainsi surprise en état de paresse, « je dormais dur. J'étais rendue loin, loin. Il est quelle heure, là ? », disait-elle, presque paniquée, comme s'il pouvait être *vraiment* tard, affreusement tard, honteusement tard. Comme si on pouvait lui reprocher d'avoir encore dormi, de ne faire que ça, dormir. Comme si elle pouvait avoir raté quelque chose d'important. (Qu'est-ce qui était important pour toi, maman, dans la vie ?)

« Il est quelle heure, là ? »

C'est ma mère qui se réveille, elle plisse les yeux, elle est perdue, elle a dormi longtemps, et maintenant elle va s'étirer un peu et se redresser et dans quelques instants elle sera à nouveau pleine de vie.

Tant qu'elle est encore là, couchée dans son cercueil, elle est encore parmi nous, et de loin on dirait *vraiment* qu'elle dort, tout simplement.

Mais elle ne dort pas.

Malgré la tante religieuse qui ouvre les bras comme une Vierge Marie et clame « Maman n'est pas morte, elle est vivante », malgré l'oncle prêtre qui essaie de nous convaincre qu'elle *repose* simplement « dans la plénitude de sa vie », malgré l'impression que j'ai souvent, lorsque je la regarde du coin de l'œil, qu'elle bouge, parfois... quelque chose bouge... sa paupière droite ? l'index de sa main droite qu'ils ont posée par-dessus sa main gauche un peu bleuie ? ou est-ce sa poitrine qui à deux ou trois reprises s'est soulevée légèrement ? Malgré ce léger mouvement qui capte mon regard de biais et me fait me retourner brusquement vers elle, je sais qu'elle ne dort pas. Elle ne dort plus, ne dormira plus jamais, elle que la peur empêchait si souvent de se laisser glisser dans le sommeil. Elle qui aimait danser, voyager, elle ne marchera plus. Plus de danses, plus de pays étrangers, plus de promenades pour elle. Et moi je devrais continuer à fouler la terre de mes pieds pleins de vie ?

Mes premiers pas et les premiers mots de ma vie.

De l'autre côté de la fenêtre, la neige et le vent. Le froid, les rafales. De ce côté-ci, le chaud des bras de ma mère. Je l'imagine mais je n'en garde aucun souvenir, aucune trace en moi. C'était sur une tout autre planète, si loin que ça ressemble à une autre vie. Je ne sais même pas si cela a vraiment existé. On rêve tant de choses, on se figure tant de caresses qui n'ont au fond jamais eu lieu.

Mais si j'ai prononcé un jour des mots pour la première fois, marché un jour pour la première fois en tenant ou lâchant